

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raphaël BERRA

Family Life, de Kenneth Loach

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 19-28

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Family Life*

de *Kenneth Loach*

*... un film aigu, inquiétant, marqué du signe de l'inconfort et de l'angoisse.*

*Télérama*

## **Introduction**

A cause de la difficulté d'une traduction française (qui, littéralement, eût été un chef-d'œuvre de cruelle ironie), *Family Life* fut soumis avant sa parution déjà à l'obligation de garder son titre anglais et de n'être projeté qu'en version originale sous-titrée.

De plus, comme appréhendant soudain des traumatismes possibles, la censure française le retint pour une nouvelle vision à la veille de sa sortie à Paris, en novembre 1972.

Le film obtint finalement son visa, à condition que soit affiché à l'entrée de la salle l'avertissement suivant :

**Il est précisé que le présent film est consacré à l'évolution d'une jeune fille vers une très grave maladie mentale et qu'il est, à ce titre, susceptible de troubler certains spectateurs.**

Est-ce contre une telle mesure que Claude Mauriac s'indignait dans *L'Express* ? « Perturbateur. Le mot aurait été prononcé dans les milieux responsables. [...] Bien sûr, c'est un acte d'accusation. Mais ce film gêne qui ? et pourquoi ? La vérité serait-elle donc insupportable ? »

Car il faut reconnaître à Kenneth Loach le singulier courage d'avoir porté le problème sur un terrain inhabituel. Sans doute, plusieurs films avaient exposé déjà le thème de la folie ou d'anomalies mentales. Citons au hasard : *Soudain l'été dernier*, *Freud*, *La vie passionnée de Vincent van Gogh*, *La fosse aux serpents*, *La tête contre les murs*. Mais l'auteur ne présentait en général que des cas isolés ou des épaves parvenues au stade terminal de la folie ; chacun se gardait bien d'en rechercher les causes et de mettre en discussion la thérapeutique traditionnelle, une certaine manière quasi industrielle de soigner les malades.

Kenneth Loach, lui, met le doigt sur la plaie et montre le long chemin que, par suite des maladresses de son entourage, l'héroïne de son film parcourt lentement vers la folie.<sup>1</sup>

## Résumé du scénario

Le scénario de *Family Life* est tiré d'une pièce de théâtre de David Mercer intitulée *In two Minds*, titre difficilement traduisible littéralement (assez bien rendu peut-être par *Dédoublement* ou par *Le miroir à deux faces...* si ce dernier titre n'était pas déjà pris).

*Janice Baiden, une jeune fille d'une vingtaine d'années, est un jour reconduite chez ses parents par la police : elle avait eu un comportement étrange dans une station de métro, laissant passer plusieurs rames de wagons. Comme elle semble frappée d'amnésie, ses parents la conduisent chez un psychiatre, le docteur Mike Donaldson, qui réussit à la faire parler, qui l'écoute patiemment ; et c'est ainsi que nous est révélé peu à peu le passé de Janice. On se prend à entrevoir la possibilité d'une guérison.*

*Mais une mesure administrative de l'hôpital congédie Mike, dont les expériences ne sont pas assez rentables financièrement. Janice est mise entre les mains du docteur Carswell, un adepte fervent de la thérapieutique traditionnelle... Et c'est le point de départ de la catastrophe. De piqûres en séances d'électrochoc, Janice deviendra cette pauvre loque sans aucune réaction, cette épave finalement présentée devant un amphithéâtre d'étudiants avec ce diagnostic : « Apathie émotionnelle. Obéissance automatique... Evolution inévitable d'une maladie qui n'a rien à voir avec le milieu... »*

Rien à voir ? Vraiment ?

## Lecture commentée du film

*Terrible film-réquisitoire, qui retentit comme un cri d'alarme d'une insupportable vérité...*

*Georges Charensol*

Dès la deuxième vision du film, on se rend compte que tout s'annonce déjà dans les premières images du générique : une série de maisons serrées les unes contre les autres, toutes pareilles avec leur petit

<sup>1</sup> A noter que la revue *Télérama* présente son analyse sous ce titre : *Family Life* ou *Comment rendre votre fille folle*.

jardin ; absence totale de couleurs vives (alors que le film est en technicolor) ; dans la rue, figés par la photo, deux garçons à bicyclettes, puis un troisième, immobile aussi dans un passage étroit, entre deux murs très hauts. Tout est dit : absence de mouvement et de toute possibilité de fantaisie, absence de vie, dans une morne grisaille.

Au début du film, la couleur apparaît.

Mike, le psychiatre anticonformiste, interroge Janice. Premières indications sur le père de la jeune fille : « Mon père est un bon employé... Il ne prend jamais de jours de congé... Il n'est jamais en retard. » Rien qui la concerne personnellement. Et quand l'interrogation se porte sur sa mère, Janice ne répond pas : elle croise les bras sur sa poitrine, comme si elle avait soudain très froid.

Ainsi que le note très bien Eliane Le Grivès dans une analyse pertinente, Mike va susciter trois discours : celui de Janice, hésitante, maladroite et incapable de tenir tête à sa mère qui pense et parle pour elle ; celui de la mère qui a façonné sa fille à son image<sup>2</sup> et qui ne peut se résoudre à la voir petit à petit échapper à son emprise ; celui du père, « éternel exploité dans la vie sociale et qui s'accroche chez lui à une autorité dérisoire ».

Si l'on ajoute que Madame Bailden se révèle très rapidement comme extrêmement rigoriste, puritaine et quasi obsédée sexuelle, on imagine sans peine avec quelle indignation elle accueillera la nouvelle de la grossesse de Janice. C'est là une scène clé (presque au début du film) qui mérite d'être citée :

- « La Mère : ... *En tout cas, elle ne veut pas le garder. C'est sûr.*
- » Le Père : *Qu'est-ce qu'on va faire ?... La faire avorter ?*
- » La Mère : *Je te prie de ne pas prononcer ce mot dans cette maison*<sup>3</sup>*... C'est dégoûtant... Ce n'est pas chrétien.*
- » Janice : *Je ne tuerai pas mon bébé !*
- » Le Père : **Et de quel droit est-ce toi qui décides ?** »

Comme on le voit, Janice n'a rien à dire, ses parents ont décidé pour elle. La seule protestation qu'elle va se permettre sera de dessiner sur son ventre un bébé en larmes. Mais elle ne pardonnera pas à ses parents le meurtre de son enfant.

2 « *Quand elle faisait cela, je lui donnais une petite récompense et je lui disais : " C'est la Janice de sa maman ; tu es comme ta maman ! " .* »

3 Madame Bailden a visiblement plus peur du mot que de la chose !

Après une fugue auprès de son ami Tim, le peintre (qui ne semble pas être le responsable de la grossesse de Janice... puisqu'il ne comprend d'abord rien à ses explications), et après une nouvelle scène violente en famille, Janice est de nouveau confiée aux services de Mike qui la présente à ses autres malades. (Il faut noter que ces rôles sont tenus par de véritables schizophrènes — tous patients du docteur Laing<sup>4</sup> — et que leur témoignage est bouleversant.)

En deux séquences au dialogue remarquable d'intelligence et de perspicacité, Mike va essayer de montrer à la mère ce qu'il y a de traumatisant et d'anormal dans son comportement (séquence A), et à Janice de quelle manière elle peut se libérer de son complexe de culpabilité et retrouver sa propre identité (séquence B).

### Séquence A

- « Mike : *Jan veut se séparer de vous. Partir et vivre sa propre vie.*
- » La Mère : *Eh bien ! si vous pensez qu'après ce traitement elle pourra le faire, je la laisserai volontiers partir, et on verra ce qui se passera.*
- » Mike : *Oui, mais il faut aussi que vous soyez capable de l'accepter... Parce que, si vous vous séparez de votre fille, ce n'est pas seulement elle qui doit être capable de le faire, mais vous aussi.*
- » La Mère : *... une brave petite fille agissant tout à fait normalement, très heureuse de la vie qu'elle menait...*
- » Mike : *Oui, mais ce que vous appelez « très heureuse », c'est... Pensez-vous qu'elle soit d'accord avec vous ?*
- » La Mère : *J'étais sûre que tout allait bien jusqu'à ce que...*
- » Mike : **Est-ce que c'est seulement quand elle est d'accord avec vous que vous pensez que tout va bien ?**
- » La Mère : *Oui. Mais elle ne faisait pas ces choses diaboliques. Car elle fait des choses diaboliques.*
- » Mike : **Peut-être que ce que vous qualifiez de diabolique, ce sont les choses avec lesquelles vous n'êtes pas d'accord.**

<sup>4</sup> Le docteur Laing, choisi par Kenneth Loach comme conseiller médical pendant le tournage de son film, a écrit plusieurs ouvrages de psychologie qui font autorité (*La politique de l'expérience, Le moi divisé. L'équilibre mental, la folie et la famille*) ; d'autre part, dans la banlieue de Londres, il a mis deux maisons à la disposition de ses malades pour qu'ils puissent « avoir leur paradis ».

- » La Mère : *Par exemple, se faire avorter... Seriez-vous d'accord si c'était votre fille ?*
- » Mike : **Est-ce que c'est elle qui a pris la décision ?...**  
*[...] Vous voulez qu'elle soit indépendante, mais vous voulez aussi qu'elle fasse ce que vous avez décidé. [...] Sa conduite est le fait d'une personne qui cherche à trouver sa responsabilité, mais qui en est frustrée. »<sup>5</sup>*

### Séquence B

- « Mike : *En un sens, être folle, te couper du monde, c'est pour toi la seule façon de trouver un endroit où tu puisses être vraiment toi-même.*
- » Janice : *Tu penses que... que ça donne un peu de sécurité ?*
- » Mike : *Oui. Seulement il y a une chose, c'est qu'en fait tu ne peux pas supporter que tes parents te désapprouvent... Et ça t'affole tellement que tu penses que tu dois faire ce qu'ils disent, ou que sinon ça te mène à la ruine... Il faut que tu sois capable... je veux dire : il faut qu'on trouve un moyen de t'aider pour que tu puisses à la fois leur tenir tête...*
- » Janice : *Mmmm...*
- » Mike : *... et ne pas les haïr parce qu'ils ne sont pas d'accord avec toi.*
- » Janice : *Oui.*
- » Mike : *Et cela prendra du temps. »*

Le lecteur me pardonnera d'avoir cité longuement ces deux séquences capitales, tirées de *L'Avant-Scène du Cinéma (No 133)*. L'espoir de guérison qu'elles éveillent rend d'autant plus navrante la mesure d'expulsion dont l'hôpital va se rendre coupable envers le docteur Mike Donaldson.

<sup>5</sup> Dans *La Suisse* du 10 février 1974, « Le psychologue » parle de « la mère chez laquelle l'autoritarisme peut revêtir des formes déguisées : la justification qu'elle désire uniquement le bien des siens ; la plainte qu'elle est victime de l'incompréhension et de l'ingratitude ; le chantage à la maladie, etc., toutes formes génératrices de culpabilité ; [...] et le chantage culpabilisant qui fait croire que désobéir à sa mère, c'est la faire souffrir ». On parierait que l'auteur a écrit son billet aussitôt après la projection de *Family Life* !

En effet, lors de la réunion du Conseil d'administration, le docteur Carswell, ennemi juré des méthodes novatrices de Mike, camoufle son animosité et sa volonté de l'exclure sous un déluge de compliments : « *Travail très intéressant, expérimental et imagitatif... Beaucoup d'entre nous pourront tirer profit de ses conclusions théoriques... Mais je pense qu'il est bon de maintenir un homme de cette sorte en circulation... et qu'un autre hôpital... J'ai une grande sympathie pour le docteur Donaldson, qui est un psychiatre original et imagitatif. Mais je pense que le contrat ne doit pas être renouvelé.* »

Sa proposition sera suivie, et Mike (en l'absence duquel la décision a été prise sans qu'il puisse lui-même exposer son point de vue) entendra le Directeur lui déclarer : « *Selon notre formule habituelle, nous vous souhaitons bon voyage et bonne chance pour les contrats qu'il vous plaira de prendre ailleurs.* »

Janice a déjà changé de service... et de traitement médical : piqûres, électrochocs, sommeil artificiel. Les parents sont rassurés : le docteur Carswell a promis de leur rendre leur fille très prochainement. « *Nous allons éliminer les symptômes.* »

Éliminer les symptômes ? Quel tragique aveu d'impuissance !

Du temps a passé... Janice a maintenant quitté l'hôpital et repris du travail dans une fabrique de bonbons et de chocolat, au milieu du bruit assourdissant des machines et des haut-parleurs qui hurlent des slogans publicitaires.<sup>6</sup>

Un jour, en l'absence momentanée de ses parents, Janice a l'envie de mettre sa note personnelle dans le jardin : armée d'une bombe de peinture, elle se met à gicler sur les gnomes, sur les branches des arbres, sur les murs. Tout devient bleu. Pour la première fois, Janice a l'air de s'amuser (j'allais écrire « comme une petite folle »).

A leur retour, catastrophés, les parents contemplant le désastre par la fenêtre de la cuisine.

Traumatisée par une scène très violente qui avait opposé ses parents à sa sœur aînée (en visite avec ses deux petites filles), Janice se lève

<sup>6</sup> Une pareille accumulation d'erreurs grossières est la seule réserve que je ferai à l'égard de ce film, par ailleurs absolument remarquable.

pendant la nuit suivante : on la voit descendre l'escalier et, à la cuisine, graver ses initiales dans le bois de la table à l'aide d'un affiloir, comme pour se prouver qu'elle existe... Soudain, elle saisit une pendule posée sur un dressoir et la jette à terre avec rage...

... La séquence suivante montre Janice qui, d'un air absent, enrôle une mèche de cheveux autour de son index.<sup>7</sup> Nous sommes chez le docteur Carswell, et Monsieur Bailden explique que « ce n'était pas une pendule ordinaire », qu'il l'avait reçue « pour vingt-cinq ans de loyaux services chez M. Prendergast ».

- « La Mère : *Ne t'en fais pas, chéri, elle la remplacera quand elle travaillera de nouveau. Il faudra qu'elle la remplace.*
- » Le Père : *Elle est irremplaçable !* »

Il est navrant de devoir constater que, pour les parents de Janice, le drame n'est pas la rechute de leur fille, mais cette malheureuse histoire de pendule brisée. (Par contraste, comment ne pas relire ici ce qu'Emmanuel Meunier écrivait à une amie au sujet de sa petite Françoise ? « Je sais que l'opération sera ruineuse, mais je veux bien endetter mon existence entière pour un regard d'enfant... » ^)

Le docteur, lui, veut aller plus loin, et il interroge :

- « — *Alors, Janice ?*
- » — *Le temps !...*
- » — *Le temps ?*
- » — *Ça tuait le temps !* »

Il serait peut-être intéressant de rapprocher cette scène de celle où Mike expliquait patiemment à Janice que sa guérison demandera beaucoup de temps...

Dès le retour à la maison, nouvel affrontement, Madame Bailden reprochant à sa fille (sur quels indices ?) d'avoir « des rapports avec les hommes », d'être devenue une débauchée. Janice hurle d'indignation : « *Sexe ! Sexe ! Sexe ! Tout le temps ! Vous ne pouvez pas imaginer que*

<sup>7</sup> Il faut souligner l'extraordinaire création de Sandy Ratcliff dans le rôle de Janice. L'actrice anglaise reconnaîtra, du reste, qu'après la fin du tournage il lui a fallu plus d'une année pour retrouver un parfait équilibre mental.

<sup>8</sup> Voir *Echos de Saint-Maurice*, Tome 2, N° 1 (1972), p. 69.



*je puisse sortir pour autre chose... Vous êtes comme les journaux à scandales du dimanche ! »*

La scène prend fin sur l'image du père qui, hors de lui, frappe plusieurs fois Janice sur la tête en la traitant de « salope ! » et de « sale petite traînée ! ».

Mais ces reproches ont fait leur chemin dans le subconscient de Janice... Devant le docteur Carswell, elle ne pourra que répéter ces accusations, faisant preuve d'une véritable aliénation (au sens étymologique du terme, comme si elle était devenue étrangère à elle-même, comme si elle s'était dédoublée) :

*« J'ai eu des centaines d'hommes. C'est... C'est une putain. Vous devez la surveiller... Vous devez l'empêcher... Vous pouvez voir à travers moi ce qu'elle fait. Si vous vous débarrassez d'elle, c'est moi qui reste. Enfin... si vous voulez que j'existe... »*

Après une nouvelle crise terrible à l'intérieur de l'hôpital, Janice reçoit la visite de ses parents qui la « consolent » à leur manière habituelle, rivalisant de maladresse :

« La Mère : *Tu n'as pas honte ?... Tu rirais moins si tu savais dans quel état tu nous as mis ces dernières années... Ça n'a rien de drôle de venir te voir dans un endroit pareil !*

» Le Père : *Est-ce que tu te rends compte que nous venons te voir deux fois par semaine ? Et nous ne sommes pas obligés de le faire !... Nous venons parce que nous t'aimons.*

» La Mère : *Tu crois que c'est une grande faveur que tu fais aux gens par ta présence. Eh bien ! si tu savais la vérité, elle est très loin de ça, la vérité, très loin !... »*

Écœurée par cette surenchère d'amabilités (!), Janice fera une nouvelle fugue à motocyclette avec son ami Tim, qui était venu lui apporter un livre. Mais un médecin et deux ou trois agents de police la ramèneront bientôt à l'hôpital.

Le film s'achève sur l'image de Janice devenue, devant un auditoire d'étudiants distraits, le cobaye par excellence, la parfaite illustration de la leçon du jour.

Rêveuse, impassible, elle est déjà hors d'atteinte, perdue dans un monde où les erreurs conjuguées de ses parents et de la Faculté ont fini par la réduire au silence ...

## Conclusion

*Chaque vivant crie en silence  
pour être lu autrement.*

*Isabelle Lefort*

Au moment de conclure, je crains fort que certains lecteurs ne m'adressent le même reproche que Madame Bailden au docteur Mike Donaldson : « Bien sûr, c'est toujours les parents qu'on blâme en premier lieu... Vous êtes en train de dire que c'est la faute des parents... C'est très facile ! »

Et pourtant, mon intention est tout autre : présenter un film qui peut fournir un intéressant thème de discussion ; un film qui peut être pour chacun l'occasion d'un fructueux examen de conscience, d'une réflexion salutaire — et cela indépendamment de la beauté formelle d'une œuvre qui a rallié la quasi-unanimité de la critique internationale. Un fait me rassure, qui est en même temps un magnifique témoignage en faveur de la maturité du public : *Family Life* est resté neuf semaines à Lausanne, et l'on m'assure qu'il a fait salle comble tous les soirs.

Les conclusions du 7<sup>e</sup> Colloque des médecins catholiques français (réunis cette année à Nantes) rejoignent si admirablement mon propos que je me retranche derrière l'autorité de ces spécialistes, en livrant pêle-mêle quelques-unes des notes d'un participant<sup>9</sup> :

Avec la question « Voulons-nous un enfant ? » doit venir très vite « **Quel couple sommes-nous ?** », car il faut d'abord qu'il y ait **couple**, sinon l'enfant risque d'être un leurre. (« Ça va rafistoler le ménage ! »)

Vouloir un enfant, ce n'est pas s'acheter un prolongement de soi ; ce n'est pas céder au besoin de construire des copies, des doubles de nous-mêmes. Vouloir un enfant, c'est vouloir une autre vie indépendante ; c'est vouloir qu'apparaissent des êtres neufs qui, inévitablement, nous déconcerteront. (Nous les aimerions plus conformes à nous-mêmes, éternellement enfants.)

<sup>9</sup> Voir *La Croix* du 26 janvier 1974.

Accepter l'aventure d'avoir des enfants inédits pour un monde inédit, faire confiance au **non-connu**.

Permettre à l'enfant d'être original dans un monde banalisant. On sera parfois surpris, effrayé peut-être, **mais pourquoi n'a-t-on pas aussi peur de l'enfant éteint ou trop secret ?**

Ecouter l'enfant, quel art ! Ecouter l'enfant, c'est laisser un peu de côté nos savoirs ; c'est accepter de voir remettre en cause des principes que l'on croyait intangibles et se prêter à toutes les formes de dialogue.

Ecouter l'enfant, c'est aussi respecter en lui des terrains réservés. « Les parents ont à aider l'enfant à se découvrir dans son secret personnel. » (Marc Oraison)

L'écoute d'un enfant n'est pas de tout repos : elle met en cause l'adulte.

« Toi qui t'occupes si obstinément de moi, **qui es-tu ?...** Tu veux m'aimer ? **Que sais-tu de l'amour ?...** Tu veux m'appeler à l'existence ? **Mais toi, comment vis-tu ?** »

Laissons le dernier mot à Jean de Baroncelli, qui écrivait dans *Le Monde* du 8 novembre 1972 :

« Au nom de la " bonne éducation " et de la science, le naufrage d'une enfant... On nous dira que le cas de Janice est exceptionnel. Est-ce bien sûr ? Mais si même le cas était unique, ce film serait à voir. A voir et à méditer. On en sort bouleversé.

C'est peut-être qu'à travers le récit d'une descente aux enfers, il pose la question essentielle : **Savons-nous vraiment aimer ?** »

Raphaël Berra